



**HAL**  
open science

## Des traces d'artisanat dans les monastères comtois du haut Moyen Âge

Sébastien Bully, Aurélia Bully, Inès Pactat

► **To cite this version:**

Sébastien Bully, Aurélia Bully, Inès Pactat. Des traces d'artisanat dans les monastères comtois du haut Moyen Âge. Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre, 2015, Au seuil du cloître: la présence des laïcs (hôtelleries, bâtiments d'accueil, activités artisanales et de services) entre le Ve et le XIIe siècle. Actes des 3èmes journées d'études monastiques, Vézelay, 27-28 juin 2013, Hors-série 8, pp.13674. 10.4000/cem.13674 . halshs-01114952

**HAL Id: halshs-01114952**

**<https://shs.hal.science/halshs-01114952v1>**

Submitted on 8 Jul 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



## Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA

Hors-série n° 8 | 2015

Au seuil du cloître : la présence des laïcs (hôtelleries,  
bâtiments d'accueil, activités artisanales et de  
services) entre le V<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle

---

# Des traces d'artisanat dans les monastères comtois du haut Moyen Âge

Sébastien Bully, Aurélia Bully et Inès Pactat (contribution)

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cem/13674>

DOI : [10.4000/cem.13674](https://doi.org/10.4000/cem.13674)

ISSN : 1954-3093

### Éditeur

Centre d'études médiévales Saint-Germain d'Auxerre

### Référence électronique

Sébastien Bully, Aurélia Bully et Inès Pactat (contribution), « Des traces d'artisanat dans les monastères comtois du haut Moyen Âge », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], Hors-série n° 8 | 2015, mis en ligne le 16 novembre 2015, consulté le 03 mars 2023. URL : <http://journals.openedition.org/cem/13674> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cem.13674>

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 mars 2023.



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions  
4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

---

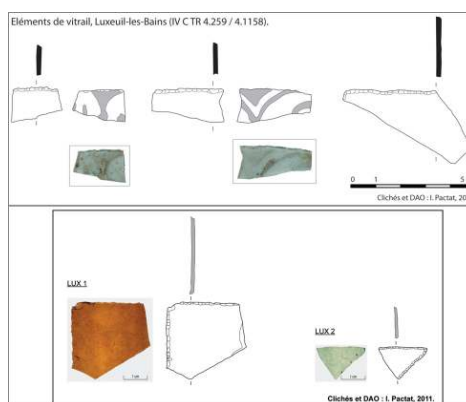
# Des traces d'artisanat dans les monastères comtois du haut Moyen Âge

Sébastien Bully, Aurélia Bully et Inès Pactat (contribution)

---

## Introduction

- 1 En dépit des recherches archéologiques menées ces dernières années sur des monastères du haut Moyen Âge en Franche-Comté, la question du travail artisanal à l'intérieur de ces établissements reste difficile à éclairer, faute de données substantielles. Quelques rares indices issus des fouilles de Saint-Claude, Luxeuil, Baume ou encore Jussamoutier de Besançon, nous permettent néanmoins d'évoquer l'activité artisanale dans la clôture, avec une série de questions sous-jacentes :



quels étaient les acteurs de cette activité, quel était leur travail et à qui était destinée leur production ? On touche là à l'une des limites de l'archéologie : les occasions sont rares en effet, où l'on peut savoir, ou plutôt, la plupart du temps, émettre l'hypothèse, que telle ou telle activité artisanale était le fait de religieux ou bien celui de laïcs présents au seuil du cloître. On citera par exemple le cas de Romainmôtier (canton de Vaud, suisse), fondation présumée des Pères du Jura, où les recherches archéologiques dirigées par P. Eggenberger ont démontré que les premiers moines du <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle s'installèrent dans un établissement gallo-romain dont la fonction était probablement artisanale <sup>1</sup>. La découverte de larges fosses d'extraction d'argile serait en effet à mettre en relation avec une production de tuiles, mais qui aurait perduré durant les premiers temps du monastère (fig. 1) ; doit-on, dès lors, lier cette activité aux premiers religieux ou à des ouvriers qui œuvraient déjà là ?

Fig. 1 – Romainmôtier, plan de l'établissement gallo-romain jusqu'au v<sup>e</sup> siècle ; les fosses d'extraction sont en rouge (P. EGGENBERGER, « Romainmôtier (Suisse)... », p. 50).



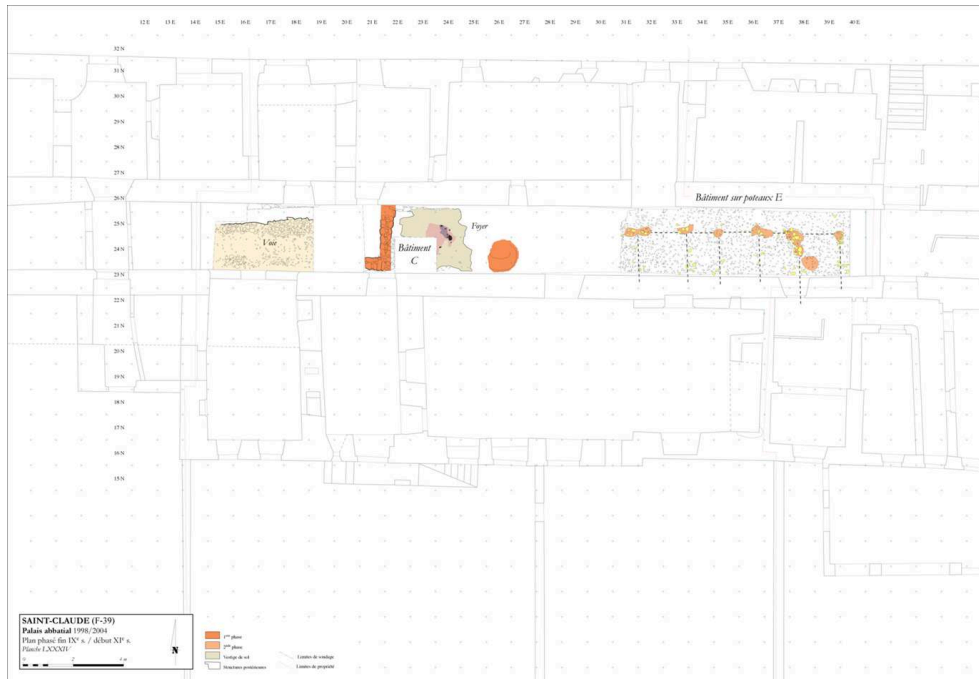
- 2 Dans les monastères comtois, les traces d'artisanat consistent essentiellement en des découvertes de rejets de production. Si ce mobilier témoigne effectivement d'un travail manuel dans la clôture, on ignore toutefois de quelles structures il provient, tout comme, la plupart du temps, l'objet de cette production. Certaines hypothèses méritent cependant d'être évoquées : ainsi, la découverte d'une vingtaine de plaques boucles mérovingiennes de type D – c'est-à-dire présentant un registre décoratif chrétien – dans les nécropoles jurassiennes représente une très importante concentration pour l'Est de la France. Sur la base de cette répartition géographique, Henri Gaillard de Semainville a suggéré, avec beaucoup de prudence, que cette production pourrait être issue des monastères de la région de Condat <sup>2</sup> ou de ses environs <sup>3</sup>.
- 3 Plus largement, le contexte de conservation de ce mobilier fait que, jusqu'à présent, les témoins d'un artisanat sont essentiellement des restes de travail du fer, du verre et des rejets de travail de l'os ; aucun artefact de bois ou de cuir n'a été découvert à ce jour. Pourtant, des textes relatifs aux monastères jurasso-vosgiens évoquent des objets en bois ou en cuir fabriqués au monastère ou pour le monastère. Ainsi, une lettre de saint Avit envoyée à Viventiole, moine de Condat, datée des années 512/514, nous apprend que l'évêque de Vienne le remercie de lui avoir envoyé en présent une *sella*, peut-être un siège ou un tabouret <sup>4</sup>, et ajoute que la fabrication de tels objets est un moyen élégant d'attirer les gens à Condat <sup>5</sup>. Dans la *Vita Colombani* écrite par Jonas de Bobbio vers 640, Colomban éloigne un ours du cadavre d'un cerf, dont la peau peut servir à fabriquer des chaussures, mais il n'est pas précisé qui réaliserait un tel ouvrage <sup>6</sup>. En revanche, dans la vie de Romaric – composée dans la première moitié du ix<sup>e</sup> siècle –, disciple de saint Amé, fondateur du monastère mérovingien du Saint-Mont (Vosges), on retrouve à nouveau la mention d'une peau de cerf, mais qui, cette fois, doit être confiée aux moniales <sup>7</sup> – en prévision vraisemblablement de la fabrication de vêtements ou de

chaussures. Ces quelques exemples semblent indiquer que le travail artisanal, sans être obligatoirement dédié aux besoins du monastère, est accompli par les moines ou les moniales. Pourtant, ce constat doit être nuancé puisque dans cette même vie de saint Romaric, il est stipulé que les travaux sur les chemins et les bâtiments du *monasterium habendum* (le Saint-Mont) sont réalisés par des ouvriers du monastère <sup>8</sup>.

## La prédominance du travail de métallurgie

- 4 À Saint-Claude, une activité métallurgique est vraisemblable dès les origines de l'abbaye au <sup>v</sup><sup>e</sup> siècle, si l'on se fie à la mention de moulins (*molinae*) et de pilons (*pisas*) dans la *Vita sancti Romani*. Cette proposition est parfois nuancée par différents auteurs qui associent plutôt l'usage de la force hydraulique à des activités textiles <sup>9</sup>. Quoiqu'il en soit, cette activité, supervisée par un diacre du nom de Sabinien, se développe à l'extérieur de la clôture, puisque l'auteur anonyme de la *Vie des Pères du Jura* précise que les installations hydrauliques sont établies sur la rivière voisine, *sub ipso Condatescensi coenobio*, c'est-à-dire sur la rivière du Tacon, en contrebas du monastère <sup>10</sup>. L'importance du travail du fer et des objets métalliques dans la clôture est avérée également pour cet établissement par l'épisode de l'incendie qui ravage le monastère de Condat au début du <sup>vi</sup><sup>e</sup> siècle : « les frères, dispersant les braises, cherchaient, à l'endroit où ils les avaient posés, qui un sarcloir, qui une hache <sup>11</sup> ». Au-delà de la préoccupation de récupérer ce qui peut l'être encore après le sinistre, le comportement des moines jurassiens traduit, si l'on en croit le récit, ce qui est récurrent dans des règles monastiques anciennes, qui considèrent que les outils sont sacrés et qu'ils ne peuvent être perdus ou détruits par négligence <sup>12</sup>.
- 5 À Saint-Claude, malgré ces quelques mentions, l'archéologie est muette pour les premiers siècles du monastère ; en revanche, elle a révélé un petit atelier de métallurgie de la fin de l'époque carolingienne, unique structure artisanale reconnue à ce jour dans les monastères comtois du haut Moyen Âge, et qui mérite par conséquent que l'on s'y attarde un peu (fig. 2, Bâtiment C).

Fig. 2 – Saint-Claude, relevé des structures archéologiques antérieures à la galerie du début du XI<sup>e</sup> siècle ; localisation de l'atelier de métallurgie (d'après S. Bully, 2004).



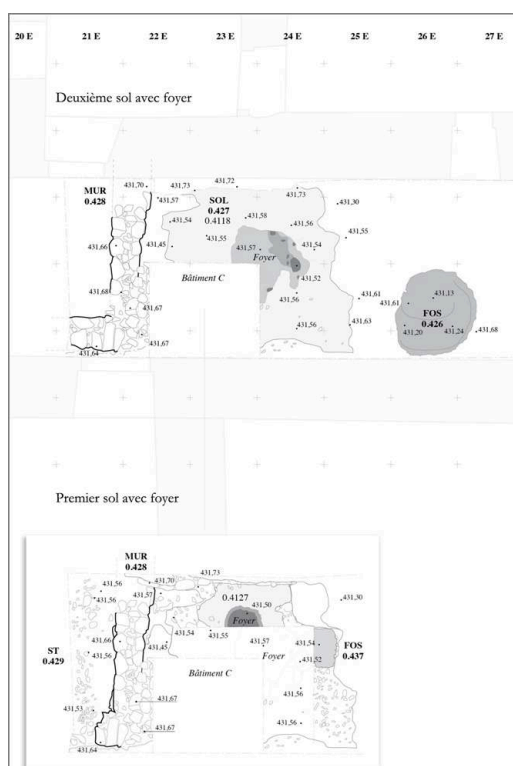
- 6 Cette construction maçonnée a été découverte à l'emplacement du grand cloître de l'an Mil (fig. 3).

Fig. 3 – Saint-Claude, vue depuis l'ouest des vestiges (mur et sols) de l'atelier de métallurgie (cl. R. Le Pennec, 2003).



- 7 Seul son angle sud-est est conservé ; il est bordé par deux sols de mortier marqués par des traces de structure foyer (fig. 4).

Fig. 4 – Saint-Claude, relevé des deux niveaux de sols de mortier et des traces de structures foyères de l'atelier de métallurgie (d'après S. Bully, 2004).



- 8 Sur le flanc occidental du petit bâtiment se développe une voie empierrée orientée est-ouest, conservée sur moins de 2 m de largeur et reconnue sur 3,90 m de longueur. En stratigraphie et en altimétrie, voie et bâtiment fonctionnent ensemble. Le bâtiment couvre directement des fosses antiques et le terrain naturel. On ignore son plan comme son développement en raison des recoupements postérieurs. Les sols de mortier se trouvent sur le flanc oriental de la maçonnerie, alors que celle-ci paraît contenir un espace clôturé sur son flanc ouest. Les seuls vestiges découverts ne permettent cependant pas de distinguer avec assurance les espaces intérieurs et extérieurs. La faible épaisseur des maçonneries, ainsi que la petite quantité de blocs contenus dans les niveaux de démolition, suggère une élévation en matériaux périssables reposant sur des murs-bahuts. L'absence d'éléments de couverture renverrait à une toiture constituée également en matériaux périssables. Dans ce contexte, la nature des deux niveaux de sol est surprenante. Le soin apporté aux lits de mortiers à la surface lissée dénote la volonté d'un aménagement durable et/ou la nécessité d'une aire plane et fonctionnelle. Sur le flanc ouest de la maçonnerie, les seuls niveaux de sols découverts correspondent à ce que l'on interprète comme une voie<sup>13</sup>. Il n'est sans doute pas anecdotique que cet édifice soit desservi par un cheminement d'une telle importance. Ce constat renvoie à la question de la fonction du petit bâtiment, dont nous proposons qu'il fût lié à un travail de métallurgie. Plusieurs indices permettent d'étayer cette hypothèse. En premier lieu, les sols de mortiers présentent des traces de rubéfaction localisées, que l'on peut associer à des structures de chauffe de type « bas-foyer » (ou « foyer de forge »), ou hors-sol, de type « brasero ». De plus, des blocs de tuf taillés et rubéfiés ont été découverts dans le comblement de la tranchée de fondation du mur de la galerie postérieure, mais dans l'emprise du bâtiment. Ce matériau, par sa facilité de taille, de mise en œuvre et ses propriétés d'isolation thermique, est fréquemment



employé dans les structures foyères. Dans le cas présent, les blocs de tuf et les traces d'impact thermique trahiraient l'existence de fours ou de forges. Les structures de combustion associées à un travail de forge sont généralement localisées à l'extérieur des constructions<sup>14</sup>, parfois sous un appentis. Cette observation plaide donc en faveur d'un espace libre sur le flanc oriental du bâtiment. On observe encore des traces de chauffe sur le parement ouest du mur et sur l'empierrement de la voie dans sa partie la plus orientale. Délicates à interpréter, ces traces dénotent néanmoins d'une activité où le feu est présent, mais maîtrisé, puisqu'aucun niveau de destruction n'atteste un incendie. Les structures foyères ne sont pas seules à plaider en faveur d'une activité métallurgique puisque les couches d'occupation ont livré à elles seules 77 scories de fer en forme de calottes, ainsi que des charbons de bois. La scorie en forme de calotte est le déchet caractéristique du travail du fer par la transformation de l'éponge, c'est-à-dire le raffinage ou le forgeage. On ignore précisément la nature de l'activité sidérurgique développée à cet emplacement, mais la présence de clouterie et de lamelles de cuivre dans une des couches pourrait être un premier élément de réponse. L'organisation spatiale de l'atelier nous échappe également. L'absence de battitures indique, par défaut, que l'enclume ne se situait pas dans le secteur fouillé.

- 9 Plusieurs analyses <sup>14</sup>C permettent de proposer une datation, pour ce bâtiment, entre les IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles. On ignore en revanche la durée d'activité de l'atelier, mais la succession des sols, tout comme la voie, invitent à penser que nous sommes en présence d'une unité de travail pérenne, qui ne serait pas particulièrement liée à une période de travaux à l'intérieur du monastère.
- 10 D'un point de vue topographique, la forge – ou l'atelier de métallurgie – était située entre les deux pôles constitués par l'église Saint-Pierre-Saint-Paul-Saint-André à l'est et l'église Saint-Oyend à l'ouest (fig. 5).

Fig. 5 – Saint-Claude, localisation de l'atelier de métallurgie des IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles dans le monastère (d'après S. Bully, 2004).

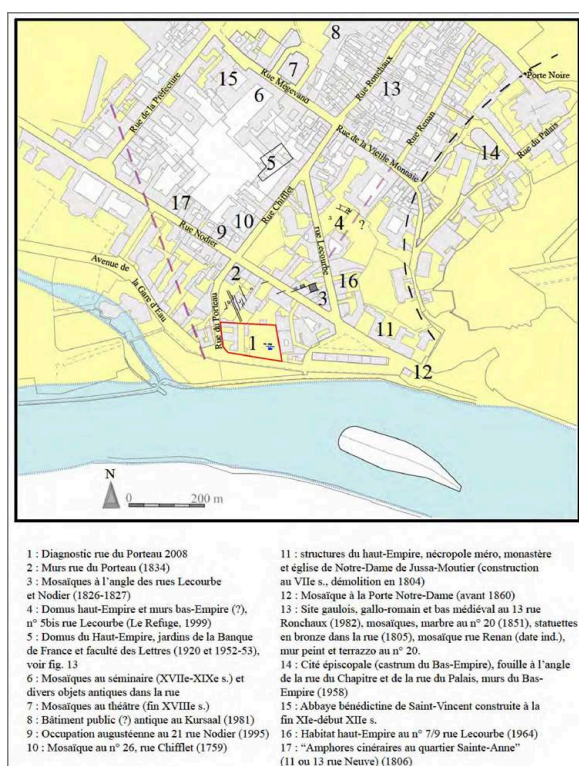


- 11 On se trouve alors assurément à l'intérieur du monastère, dans un secteur intermédiaire qui revêt un caractère artisanal, mais dont l'occupation semble néanmoins assez lâche. Cet espace pourrait être identifié comme une sorte de cour des « obédiences »<sup>15</sup>, qui prendra l'appellation de « cour » ou de « grande cour » à l'époque moderne. L'éloignement des activités artisanales du noyau monumental et religieux est évidemment motivé par la nécessité de se préserver des nuisances liées aux odeurs, aux fumées, aux bruits et à la circulation de laïcs<sup>16</sup>. La présence à Saint-Claude d'une activité artisanale, en particulier métallurgique, à l'intérieur de la clôture, n'a rien de surprenant et n'est pas un cas isolé. Le plan de Saint-Gall indique par exemple l'existence d'ateliers au sud du cloître<sup>17</sup> et on peut penser que la présence de forges à l'intérieur de monastères ne devait pas être exceptionnelle ; pour autant, les témoignages archéologiques pour l'époque carolingienne ne sont pas légion. À l'abbaye de Chelles (Seine-et-Marne), des traces d'activité métallurgique ont été identifiées pour les VIII<sup>e</sup> et IX<sup>e</sup> siècles. La configuration est assez proche de celle de Saint-Claude, puisque les vestiges d'un artisanat occupent l'espace central entre l'église abbatiale Notre-Dame et l'église funéraire Saint-Georges<sup>18</sup>. Les auteurs lient la présence des ateliers aux importants travaux de construction entrepris par l'abbesse Gisèle. Dans la grande abbaye royale de Saint-Denis, un travail de réduction et d'affinage du fer est également attesté au haut Moyen Âge<sup>19</sup>. Les ateliers, ici des fonds de cabanes associés à deux bas-fourneaux, sont situés en bordure de la nécropole. Une fois encore, l'activité métallurgique serait à mettre en rapport avec les campagnes de construction de la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle. À Saint-Gwénolé de Landévennec, seuls des résidus de forge ont été découverts dans le contexte particulier de la réoccupation militaire ou laïque du site après son pillage par les Normands au début du X<sup>e</sup> siècle<sup>20</sup>. Mais à l'époque mérovingienne, c'est un complexe de fours de bronziers qui est présent dans

l'emprise (mal définie) de la clôture <sup>21</sup>. Le travail du bronze est également attesté à l'époque mérovingienne dans la clôture à Hamage <sup>22</sup>. L'abondance des objets métalliques manufacturés découverts à San Vincenzo al Volturno (Italie) induit une production liée non seulement aux besoins du monastère, mais également destinée à la commercialisation <sup>23</sup>. Des ateliers de bronziers sont présents à l'intérieur de la « cité monastique », mais aussi à l'extérieur de celle-ci, tout en demeurant sous le contrôle abbatial <sup>24</sup>. À Cluny, une forge prend place dans une zone d'ateliers située à l'est des bâtiments conventuels, au moment de la reconstruction de l'église abbatiale dans la seconde moitié du XI<sup>e</sup> siècle <sup>25</sup>.

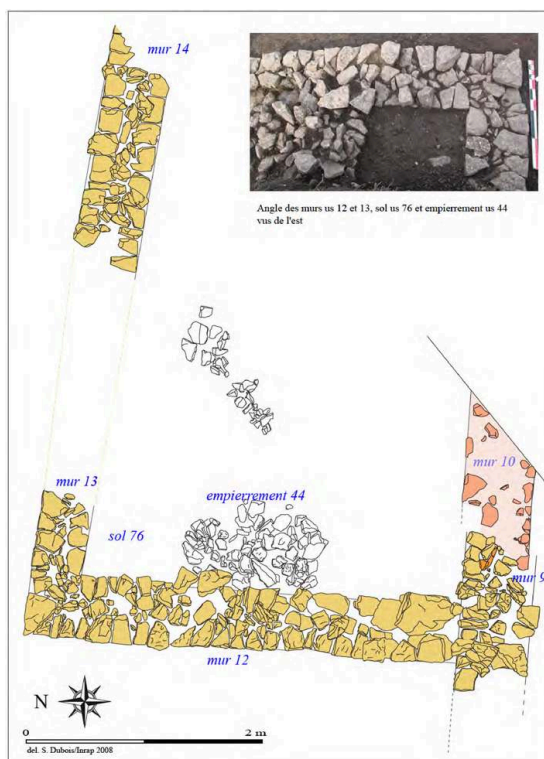
- 12 Pour revenir à la Franche-Comté, des sondages archéologiques ont été menés en 2006 par Claudine Munier dans l'emprise supposée du monastère de femmes Sainte-Marie de Jussamoutier à Besançon (fig. 6, n° 11), fondé vers 636 par Flavia, qui était la mère de l'archevêque Donat, moine de Luxeuil et disciple de Colomban <sup>26</sup>.

Fig. 6 – Besançon, carte archéologique du secteur de la ville : localisation des vestiges du haut Moyen Âge (1) par rapport à l'emplacement de l'ancienne abbatale de Jussamoutier (11) (C. MUNIER, *Besançon (Doubs)...*, fig. 11).



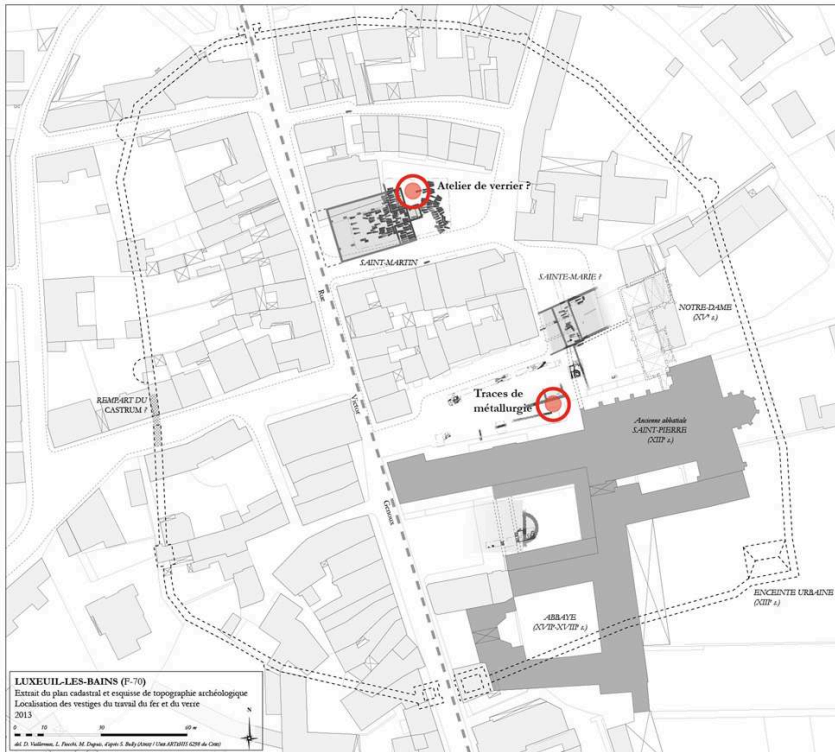
- 13 Le monastère était adossé au rempart du *castrum* de l'Antiquité tardive, tel que l'on restitue son tracé. Les sondages ont été opérés rue du Porteau (fig. 6, n° 1), à environ 150 m à l'ouest de l'ancienne abbatale, dont l'emplacement est actuellement occupé par une gendarmerie. Ils ont révélé une occupation du Haut-Empire d'une grande qualité architecturale, probablement résidentielle, une occupation du Bas-Empire, mais surtout des structures du haut Moyen Âge avec des constructions en pierres sèches, de facture assez frustes, ainsi que le témoignage d'un travail du fer avec la présence de scories de forge (fig. 7).

Fig. 7 – Besançon, relevé des structures archéologiques du haut Moyen Âge (C. MUNIER, *Besançon (Doubs)...*, fig. 31).



- 14 Ces structures et ce mobilier sont interprétés comme des traces d'habitats et d'artisanats dans le clos de l'abbaye, bâtiments annexes du monastère, édifices profanes, mais pas forcément laïques. La proximité avec la rivière pourrait également induire une fonction commerciale avec la présence d'un petit port sur les berges du Doubs – à l'origine du quartier Porteau –, en lien ou non avec l'abbaye.
- 15 À Luxeuil, un sondage ouvert en 1989 par Christophe Card sur le flanc nord-ouest de l'ancienne abbatale Saint-Pierre (fig. 8) a révélé une fosse contenant des rejets d'activité métallurgique mêlés à de la céramique décorée à la molette de la fin de l'époque mérovingienne <sup>27</sup>.

Fig. 8 – Luxeuil-les-Bains, localisation des traces de métallurgie et d'un atelier de verrier dans le monastère (d'après S. Bully, 2013).



- 16 Les conditions de la découverte et des sondages déjà anciens ne permettent pas d'en savoir plus, ni d'avoir accès au mobilier afin de l'étudier plus précisément. Toujours est-il que c'est sur cette même place, à peu de distance du sondage de 1989, qu'un creuset de grès a été découvert en 2007 à l'occasion d'un suivi de tranchées de réseau par Mathias Dupuis<sup>28</sup> (fig. 9).

Fig. 9 – Luxeuil-les-Bains, creuset (?) découvert sur la place Saint-Pierre (cl. M. Dupuis, 2007).



- 17 Ces indices, aussi parcimonieux soient-ils, révèlent une activité métallurgique dans l'enclos du monastère de Luxeuil. Il reste cependant impossible de déterminer la nature de la production, ainsi que l'emprise et la structuration de ce possible atelier de métallurgie, que l'on date largement entre la fin de l'époque mérovingienne et le IX<sup>e</sup> siècle.

## Les indices d'un atelier de verrier

- 18 C'est toujours à Luxeuil, lors des fouilles programmées menées entre 2008 et 2010 sur l'ancienne église Saint-Martin de la place de la République <sup>29</sup>, que nous avons découvert près de 43 fragments de creusets de verriers (fig. 10).

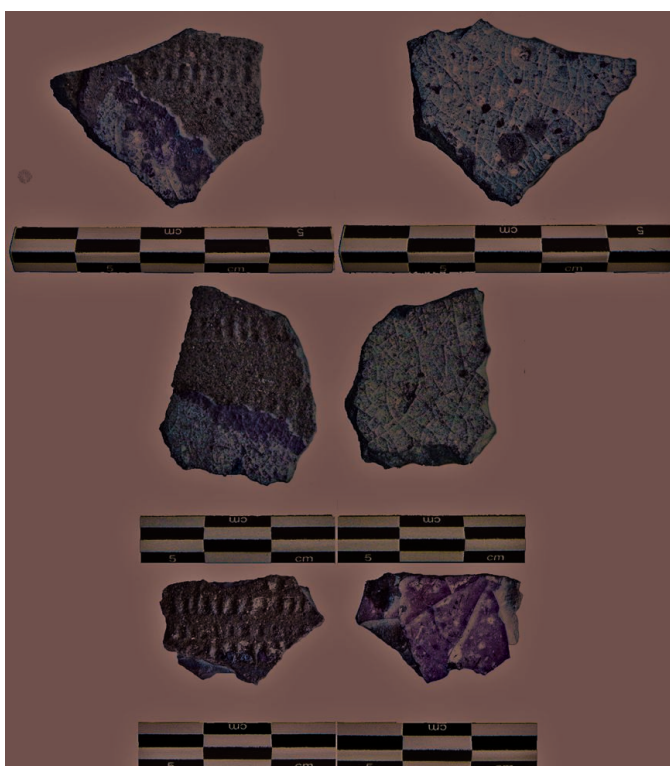


Fig. 10 – Luxeuil-les-Bains, bord de creuset de verrier en céramique (cl. I. Pactat, 2013).



- 19 Les fragments de creusets étaient présents dans des niveaux stratigraphiques antérieurs à la construction d'une absidiole carolingienne, que l'on attribue donc à une phase contemporaine de l'église aux VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles. Parmi ces fragments, on reconnaît 14 bords qui ont permis de reconstituer les diamètres des creusets, qui oscillent entre 15 et 20 cm<sup>30</sup>. Il s'agit de pots ou de jattes de petite taille et de faible épaisseur – comprise entre 3 et 9 mm. Enfin, trois fragments présentent un décor à la molette, qui contribue également à leur datation à l'époque mérovingienne (fig. 11).

Fig. 11 – Luxeuil-les-Bains, fragments de creusets de verrier en céramique décorée à la molette (cl. I. Pactat, 2013).



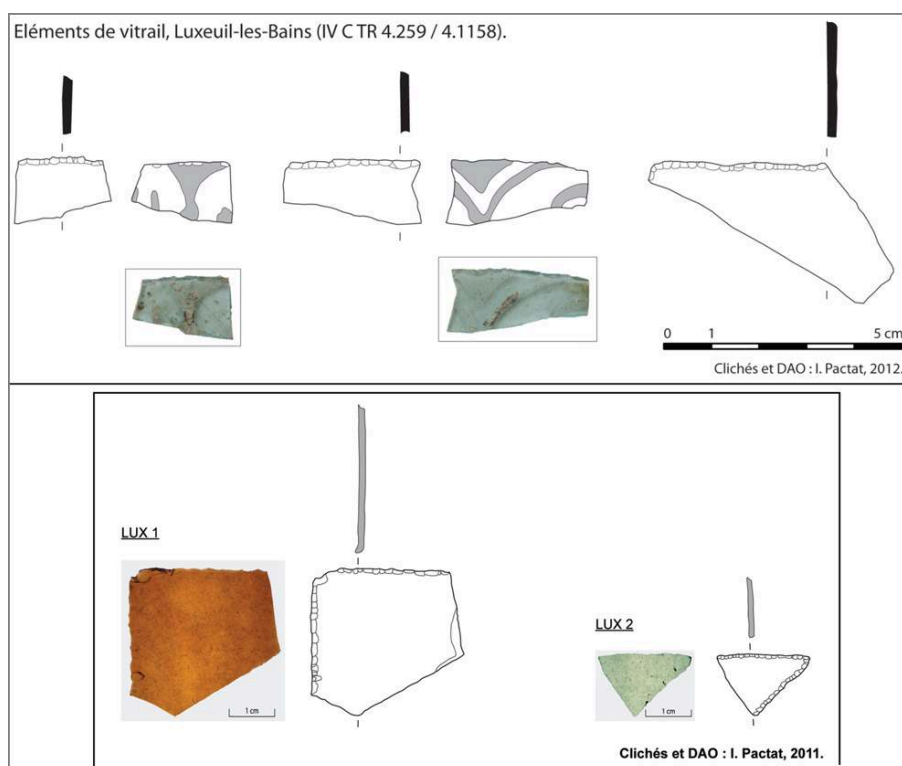
- 20 La particularité de ces céramiques réside dans la fine couche de verre qui recouvre leur surface interne, et parfois également leur bord et leur surface externe. Les couleurs arborées par ces couches de verre sont très variées : les nuances de vert prédominent,

suivies par différentes teintes de bleu – bleuâtre, bleu clair et bleu-vert. Soulignons la présence d'un fragment recouvert d'une couche de verre jaune et de trois fragments sur lesquels on distingue plusieurs couleurs : verre verdâtre et bleu turquoise pour l'un, traces rouges aux reflets métallescents pour un autre, du verre vert clair pour le dernier. Des analyses physico-chimiques ont été réalisées afin de vérifier s'il s'agissait de creusets de verrier ou de céramiques glaçurées<sup>31</sup>. Trois fragments ont donc été choisis pour ces analyses : deux fragments de panse datés entre la fin du VII<sup>e</sup> siècle et la fin du IX<sup>e</sup> siècle, et un fragment de panse découvert sur un niveau de circulation des VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles au chevet de la crypte. Les deux premiers éléments sont recouverts à l'intérieur d'une couche de verre vert clair tandis que les surfaces interne et externe du troisième sont recouvertes de verre bleu-vert. Si l'origine du verre brut ou du groisil utilisé n'a pu être établie avec certitude, l'identification de la matière analysée – du verre au natron – confirme bien la fonction des céramiques vitrifiées découvertes à Luxeuil. Deux fragments de paroi de four, également recouverts d'une couche de verre bleu clair, ont été mis au jour dans le même remblai, qui a livré les deux éléments de vitrail et 21 fragments de creusets. La plupart des autres creusets ont été découverts dans des contextes mérovingiens, tandis que trois appartiennent à des niveaux d'occupation du IX<sup>e</sup> siècle. Bien qu'il n'y ait peu de déchets de fabrication en dehors des creusets – seulement 6 nodules de verre fondu et deux fragments de paroi vitrifiée –, et malgré l'absence de structures conservées, les indices sont suffisants pour attester de l'installation d'un artisanat verrier à l'époque mérovingienne à proximité de l'église funéraire monastique.

- 21 Deux questions restent en suspens : s'agit-il d'une activité de production de vitraux, en relation avec des travaux sur l'église, ou de transformation par la fonte de vitraux récupérés sur l'édifice (fig. 12) ?



Fig. 12 – Luxeuil-les-Bains, vitraux mérovingiens (cl. et dessins I. Pactat).

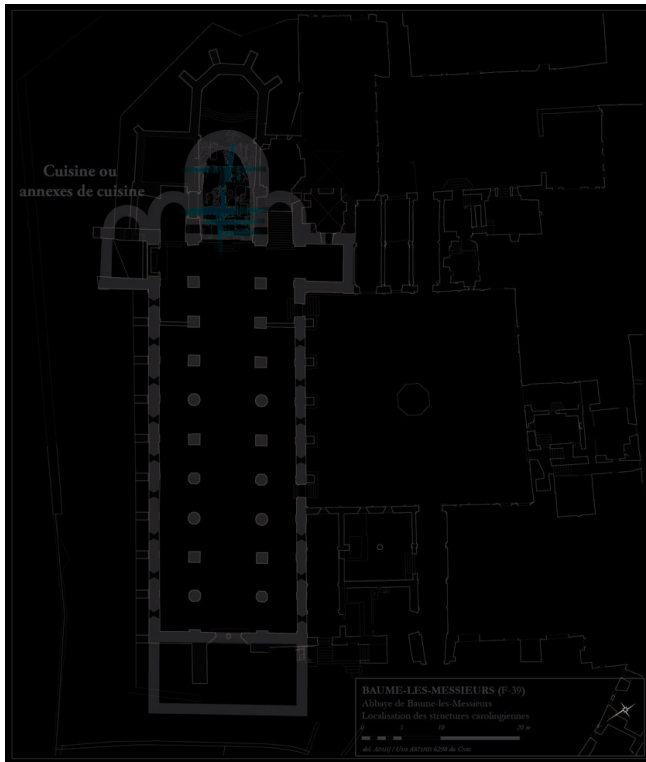


- 22 Ici, la stratigraphie extrêmement bouleversée de ce secteur ne permet pas de trancher avec assurance. La seconde question, beaucoup plus large, est de savoir si l'église funéraire, et par conséquent l'atelier de verrier, est à l'intérieur de la clôture à l'époque mérovingienne ou à ses marges.

## Le travail de l'os

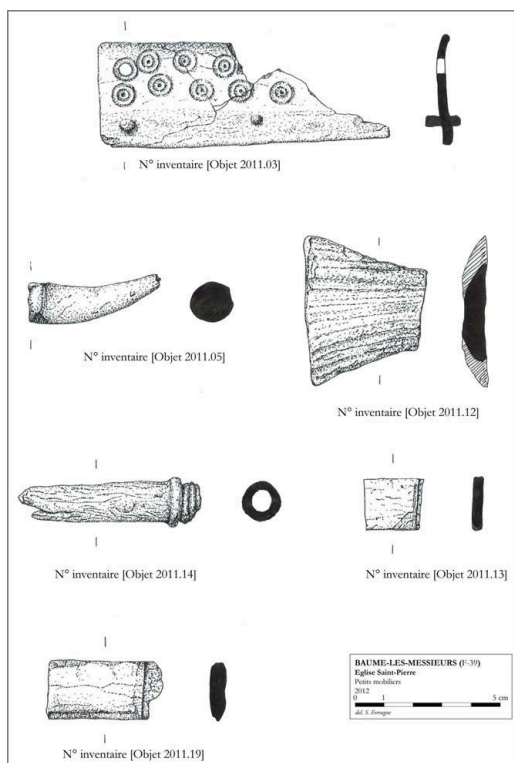
- 23 La fouille du chœur de l'ancienne abbatale de Baume-les-Messieurs (Jura) durant l'hiver 2011-2012 est à l'origine de la découverte de rejets de tabletterie dans des niveaux carolingiens de bâtiments conventuels d'usage domestique (fig. 13).

Fig. 13 – Baume-les-Messieurs, relevé du monastère et plan restitué de l'abbatiale romane : localisation des structures et des niveaux du haut Moyen Âge (d'après S. Bully, 2014).



- 24 Les restes d'andouillers de cerf, de plaquettes d'os et de déchets de taille se confondent avec un grand nombre de vestiges de faune, objets de consommation ou de préparation à la consommation (fig. 14).

Fig. 14 – Baume-les-Messieurs, rejets de tabletterie et travail de l'os du haut Moyen Âge (dessins S. Ferragne, 2012).



- 25 L'étude de ces quelques objets démontre bien qu'il s'agit là de pièces travaillées, dont l'origine est probablement d'ailleurs, à mettre en lien avec les besoins alimentaires de la communauté<sup>32</sup>. Nous sommes ici manifestement en présence d'une petite activité artisanale de l'os, dont il est impossible de mesurer l'ampleur, mais qui semble plutôt témoigner d'une entreprise annexe de cuisines secondaires dans le monastère et dans lesquelles auraient œuvré plutôt des moines que des laïcs, eu égard à leur situation à l'intérieur de la clôture.

## Conclusion

- 26 Ces quelques exemples ne suffisent bien entendu pas à brosser un tableau satisfaisant des activités artisanales en milieu monastique au haut Moyen Âge en Franche-Comté, mais ils semblent recouvrir plusieurs cas de figure : celui d'une production contextuelle, justifiée la plupart du temps par d'importants travaux à l'intérieur du monastère, celui d'une production qui pourrait avoir été destinée à l'exportation, mais qui reste à démontrer<sup>33</sup>, celui de structures vraisemblablement modestes tant leurs vestiges nous échappent jusqu'à présent, à moins qu'elles ne se concentrent dans des secteurs du monastère qui n'ont pas fait l'objet de fouilles, en particulier dans les grandes cours occidentales qui bordent le cloître. Le travail du fer paraît omniprésent ; c'est en tout cas ce que la fréquence de découvertes de scories de tuyères laisse supposer. Si rien à ce jour ne permet de voir là une « spécificité monastique régionale », les nouvelles hypothèses portant sur le développement d'une activité minière et sidérurgique en Franche-Comté à partir du haut Moyen Âge devront cependant être prise en considération si l'on veut chercher à contextualiser cette activité<sup>34</sup>.

- 27 L'une des questions importantes restant en suspens est de savoir si les activités artisanales constatées lors des fouilles ou induites par des mentions des sources écrites, hagiographiques pour l'essentiel, sont issues du travail des moines ou de membres de la *familia* monastique. Plus que la nature précise de ces productions, il nous semble qu'une bonne connaissance des limites et de l'emprise de la clôture du monastère permettrait d'établir une distinction plus fiable entre le travail des moines et celui des laïcs.

---

## NOTES

1. P. EGGENBERGER, « Romainmôtier (Suisse). Un monastère au passé millénaire », in *Cluny et ses influences en Europe (Dossiers de l'archéologie, H.-S. n° 19)*, 2010, p. 49-50.
2. Appellation primitive de Saint-Claude.
3. H. GAILLARD DE SÉMAINVILLE, « Nouvel examen de la plaque-boucle mérovingienne de *Landelinus* découverte à Ladoix-Serrigny (Côte-d'Or) », in *Revue archéologique de l'Est*, 52 (2003), p. 319 ; *Id.*, « Daniel, les griffons et l'hippogriffe », in *Mérovingiens dans le Jura, Franche-Comté, Lons-le-Saunier*, 2004, p. 32.
4. Dans son édition de la *Vie des Pères du Jura*, François Martine a avancé l'idée que cette *sella* était « probablement une sorte de tabouret en bois sculpté » (cf. F. MARTINE, *Vie des Pères du Jura*, Paris, 1968 [Sources chrétiennes, 142], p. 71). Il nous paraît difficile d'aller aussi loin dans l'interprétation de ce terme, même si la suite du texte de la lettre semble bien suggérer que le travail accompli pour la confection de ce siège est suffisamment élaboré pour se révéler attractif, ou du moins, pour être le témoin remarquable d'un certain artisanat issu du monastère ou d'une population vivant à ses marges.
5. Lettre de saint Avit expédiée à Viventiole, moine de Condat (Epist. XVII, éd. PL 59, col. 235 ou éd. MGH, *Auct. antiquiss.*, VI, 2, 1883, p. 53, lettre XIX) : « *Illud quoque ut de eremo talia proferri posse dicatis, elegantia quadam desideria hominum ad locum vestrae cohabitationis attrahitis.* »
6. JONAS DE BOBBIO, *Vita Columbani*, éd. B. KRUSCH, Hanovre, 1905 (*Scriptores rerum germanicarum in usuel scholarum*), p. 181 : « *Vir Dei ambularet, repperitque cadaver cervi [...] ursum devorare velle [...] Ad quem vir Dei accessit, increpans, ne corium, quod ad ursus calciamentorum necessarium erat, lederet.* »
7. M. PARISSÉ, « Vies de saint Amé et de saint Romaric : nouvelles traductions des "vitae" du Moyen Âge », in *Le pays de Remiremont*, 3 (1980), p. 52.
8. M. PARISSÉ, « Vies de saint Amé... », *ibid.*, p. 52.
9. J.-L. MORDEFROID, « Moines et chanoines métallurgistes en Franche-Comté du v<sup>e</sup> au xv<sup>e</sup> siècle », in J.-P. JACOB et M. MANGIN (dir.), *De la mine à la forge en Franche-Comté, des origines au xix<sup>e</sup> siècle*, Besançon, 1990, p. 86.
10. F. MARTINE, *Vie des Pères...*, *op. cit.*, p. 296.
11. F. MARTINE, *Vie des Pères...*, *ibid.*, p. 415.
12. P. BONNERUE, « Concordance sur les activités manuelles dans les règles monastiques anciennes », *Studia Monastica*, 35 (1993, fasc. 1), p. 69-96. La Règle conventuelle de Colomban rappelle que : « Si quelqu'un perd ou gâche par manque de soin un objet faisant partie du matériel du monastère, il le remplacera à la sueur de son front par un travail supplémentaire. » SAINT COLOMBAN, *Règles et pénitentiels monastiques*, intro., trad. et notes par A. DE VOGÜÉ, Bégrolles-en-Mauges, 1989, p. 137.

13. Malheureusement, l'articulation entre la voie empierrée et la structure artisanale fait défaut en raison d'un large creusement contemporain.

14. D. BILLOIN et S. HUMBERT, « Un atelier métallurgique du haut Moyen Âge à Pratz (Jura), "Le Curtillet" (VII<sup>e</sup> siècle) », in *Burgondes, Alamans, Francs, Romains dans l'Est de la France, le Sud-Ouest de l'Allemagne et la Suisse*, Besançon, 2003, p. 258 ; L. ESCHENLOHR, V. FRIEDLI et M. SENN-LUDER, « Devilier-Courtételle (Jura). Une activité préindustrielle : le travail du fer », in *Helvetia archaeologica*, 118-119 (1999), p. 83-85.

15. Cette terminologie empruntée à la topographie cartusienne conserve tout son sens hors de son usage spécifique et nous paraît pouvoir être appliquée aux établissements bénédictins dès l'époque carolingienne pour citer ces espaces enclos semi-publics, à vocation artisanale, agricole et domestique, bordant le carré claustral.

16. Une telle disposition se généralisera au Moyen Âge classique, en particulier dans les établissements cisterciens comme l'a démontré la fouille de la porterie du Thoronet : M. FIXOT et J.-P. PELLETIER, « Porteries, bâtiments d'accueil et métallurgie aux abbayes de Silvacane et du Thoronet », in *Archéologie médiévale*, 20 (1990), p. 193-198.

17. Les siècles du haut Moyen Âge brillent par leur absence dans la dernière synthèse publiée sur cette question, malgré les commentaires de P. Benoît précisant en conclusion (p. 354) qu'il « faut maintenant considérer que la sidérurgie monastique est un fait qui commence au haut Moyen Âge, au plus tard à l'époque carolingienne », cf. P. BENOÎT et D. CAILLEAUX (éd.), *Moines et métallurgie dans la France médiévale*, Paris, 1991.

18. D. COXALL (dir.), *Chelles, fouilles sur le site de l'ancienne abbaye royale, 1991-1992*, Chelles, 1994, p. 81-82.

19. N. RODRIGUES et M. WYSS, « Saint-Denis, archéologie d'une ville », in *Saint-Denis, la basilique et le trésor [Dossiers d'archéologie, 261 (2001)]*, p. 110 ; M. WYSS (dir.), *Atlas historique de Saint-Denis, des origines au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1996, p. 188-189 ; *Id.*, « L'agglomération du haut Moyen Âge aux abords de l'abbatiale de Saint-Denis », in *Wohn- und Wirtschaftsbauten frühmittelalterlicher Klöster*, Zürich, 1996, p. 266-267.

20. A. BARDEL, « L'abbaye Saint-Gwénéolé de Landévennec », in *Archéologie médiévale*, 21 (1991), p. 70.

21. A. BARDEL, « L'abbaye Saint-Gwénéolé... », *ibid.*, p. 54-55.

22. On se reportera à l'article d'Étienne Louis dans ce même numéro : « Les indices d'artisanat dans et autour du monastère de Hamage (Nord), VII<sup>e</sup>-IX<sup>e</sup> siècle. »

23. La bibliographie sur ce volet de la recherche pour le célèbre monastère italien est abondante ; on retiendra ici, plus particulièrement, les contributions de : F. SOGLIANI, « La cultura materiale a s. vincenzo al voltorno primi dati per un repertorio dei manufatti metallici », in G. P. BROGIOLO (dir.), *Atti del II Congresso Nazionale di Archeologia Medievale*, Florence, 2000, p. 468-473 ; F. MARAZZI et K. D. FRANCIS, « L'eredità dell'antico. Tecnologia e produzione in un monastero imperiale carolingio : San Vincenzo al Voltorno », in *Africa romana (Atti dell'XI Convegno Internazionale)*, Ozieri, 1996, p. 1029-1045 ; K. D. FRANCIS et M. MORAN, « Planning and technology in the early middle ages : the temporary workshops at San Vincenzo al Voltorno », in S. GELICHI (dir.), *I Congresso Nazionale di Archeologia Medievale. Atti del convegno (Pisa, 1997)*, Florence, 1997, p. 373-378.

24. F. MARAZZI (dir.), *San Vincenzo al Voltorno. Introduzione ad un cantiere di archeologia medievale*, Naples, 2002, p. 87-89.

25. C. SAPIN, « Les bâtiments conventuels clunisiens », in *Cluny ou la puissance des moines. Histoire de l'abbaye et de son ordre, 910-1790 [Dossiers d'archéologie, 269]*, 2002, p. 101.

26. Je remercie tout particulièrement Claudine Munier pour la communication de ces informations non encore publiées ; C. MUNIER, *Besançon (Doubs), 5 rue du Porteau*, DFS de fouille d'archéologique préventive, Document dactylographié, Besançon, SRA de Franche-Comté, 2008.

27. C. CARD, « Luxeuil-les-Bains (Haute-Saône) : une agglomération antique », in *Éclats d'histoire. 25 000 ans d'héritages, 10 ans d'archéologie en Franche-Comté*, Besançon, 1995, p. 206.
28. M. DUPUIS, *DFS Luxeuil-les-Bains (F-70), rénovation des places et rues du centre-ville*, Document dactylographié, Besançon, SRA de Franche-Comté, 2008, annexe 5.
29. S. BULLY, A. BULLY et M. ČAUŠEVIĆ-BULLY, avec la coll. de L. FIOCCHI, « Les origines du monastère de Luxeuil (Haute-Saône) d'après les récentes recherches archéologiques », in *L'empreinte chrétienne en Gaule (de la fin du IV<sup>e</sup> au début du VIII<sup>e</sup> siècle)*, Turnhout, 2014, p. 311-355.
30. Étude réalisée par Inès Pactat, doctorante à l'université de Franche-Comté.
31. Les analyses ont été effectuées par Bernard Gratuze au Centre Ernest Babelon (IRAMAT, UMR 5060) à Orléans. La méthode utilisée est la même que celle employée pour les éléments de vitrail, à savoir la spectrométrie de masse couplée à un plasma inductif (LA-HR-ICP-MS).
32. Étude réalisée par Sophie Ferragne dans le cadre du rapport de fouilles : S. BULLY *et alii*, *Baume-les-Messieurs. Fouilles programmées du chœur de l'ancienne abbatale Saint-Pierre*, Document dactylographié, Besançon, SRA de Franche-Comté, 2011, chap. 5.4.
33. On rappellera l'hypothèse d'une production de plaques-boucles à motifs chrétiens pour l'époque mérovingienne dans les monastères jurassiens, cf. H. GAILLARD DE SÉMAINVILLE, « Nouvel examen... », *op. cit.*
34. S. LAURENT-CORSINI, H. LAURENT, « Un pic de production du fer en Franche-Comté pendant l'époque mérovingienne », *Des Fleuves et des hommes à l'époque mérovingienne. Territoire fluvial et société au premier Moyen Âge (5e-12e siècle)*, Actes des 33e journées internationales d'archéologie mérovingienne de l'AFAM, Strasbourg, 28-30 septembre 2012, à paraître ; P. FORLIN, H. LAURENT, « Exploiting local resources in a new economic frame : Iron ores and bloomeries in Franche-Comté (F) during the Early Middle Ages », in J. SILVERTANT MA (ed.), *Research and preservation of ancient mining areas*, 9th International Symposium on archaeological Mining History (Trento), Yearbook of the Institute Europa Subterranea, Trento/Valkenburg de Geul, 2014, p. 196-217.
- 

## RÉSUMÉS

En dépit des recherches archéologiques menées ces dernières années sur des monastères du haut Moyen Âge en Franche-Comté, la question du travail artisanal à l'intérieur de ces établissements reste difficile à éclairer, faute de données substantielles. Quelques rares indices issus des fouilles de Saint-Claude, Luxeuil, Baume ou encore Jussamoutier de Besançon, nous permettent néanmoins d'évoquer l'activité artisanale dans la clôture, avec une série de questions sous-jacentes : quels étaient les acteurs de cette activité, quel était leur travail et à qui était destinée leur production ?

Despite the substantial amount of archaeological research carried out on Early Medieval monasteries in Franche-Comté over recent years, the reality of artisanal production within these establishments remains difficult to clarify, given the lack of any substantial material remains. However, thanks to some exceptional finds, which emerged from excavations at Saint-Claude, Luxeuil, Baume and Jussamoutier de Besançon, it is possible for us to nevertheless begin to examine artisanal activity within the monastic precinct, while considering a number of

underlying questions: who was involved in this activity, what did their work entail, and to whom was their production targeted?

## INDEX

**Keywords** : Monastery, artisans, ironworking, glass working, bone working

**Mots-clés** : monastère, artisanat, travail du fer, travail du verre, travail de l'os

**Index géographique** : France/Franche-Comté, France/Saint-Claude/Condat, France/Luxeuil, France/Romainmôtier, France/Besançon/Jussa-moutier, France/Baume-les-Messieurs

## AUTEURS

### SÉBASTIEN BULLY

Université de Bourgogne, Umr Arthehis

### AURÉLIA BULLY

APAHJ, Université de Bourgogne, Umr Arthehis

### INÈS PACTAT (CONTRIBUTION)

Université de Franche-Comté